

Archives du théâtre de langue anglaise à Montréal

Philip Booth

Numéro 17, printemps 1995

De la conservation à l'analyse : La leçon des archives

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041234ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041234ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Booth, P. (1995). Archives du théâtre de langue anglaise à Montréal. *L'Annuaire théâtral*, (17), 53–62. <https://doi.org/10.7202/041234ar>

Philip Booth

Archives du théâtre de langue anglaise à Montréal

Tout au long du présent siècle, les Montréalais ont été généreusement pourvus d'activités théâtrales en langue anglaise. Souvent, les artistes nous arrivaient de l'extérieur, notamment en ce qui concerne la visite en février 1912 de la troupe Horniman de Manchester, qui fit les gros titres de la *Gazette*: «Accueil chaleureux réservé aux acteurs anglais», assaisonnés de commentaires à l'avenant: «Ces artistes anglais constituent l'une des organisations dont le désintéressement, la compétence et l'heureux équilibre atteignent au summum de ce qu'il est possible de désirer». Si l'on excepte la publicité et les comptes rendus dans les journaux, le passage à Montréal de cette importante compagnie théâtrale de langue anglaise a laissé peu de traces. Tel est malheureusement le genre de constat caractérisant le plus souvent l'histoire du théâtre de lanmgue anglaise à Montréal.

C'est au deuxième étage de la McLennan Library de l'Université McGill, où sont conservés sur microfilms les articles parus dans les journaux montréalais, que l'on retrouve les archives à la fois les plus détaillées, accessibles et utiles concernant l'histoire de ce théâtre à Montréal. Tant la *Gazette*, le *Herald* que le *Star* ont suivi à la trace l'évolution du théâtre en anglais tout au long du présent siècle, passant des chroniques anonymes aux critiques sous signature vers la fin des années 1920, et l'enregistrement au jour le jour des activités liées à la visite de troupes professionnelles itinérantes jusqu'au moment du krach financier de 1929 aux États-Unis. En fait, le Montréal anglophone a eu ses propres troupes de théâtre pendant la majeure partie de ces années, la première troupe à être mise sur pied ayant vraisemblablement été celle des Trinity Players — dont la désignation officielle était: «The Dramatic and Literary Club of Trinity Church».

Encore que même si cette troupe voit remonter à 1908 la première fois où il en est fait mention par écrit et a poursuivi ses représentations jusqu'en 1961, aucun document s'y rapportant ne semble avoir été conservé à ce jour. Je puis pourtant vous certifier que la pièce *Goldilocks* du Rev. Robert Norwood a bel et bien été jouée en 1908, alors que ce dernier était président du Club. Basil Donn et son épouse joignirent la troupe en 1914, année de la remarquable mise en scène de la pièce *The Silver Box* de Galsworthy, sept ans après sa première représentation au Royal Court Theatre de Londres. L'autre clou de la saison théâtrale présenté devant une salle comble du Princess Theatre au profit du Western Hospital était la pièce *Fanny and the Servant Problem* de Jerome. Ce n'est cependant pas des archives de la troupe Trinity que sont tirées les informations qui précèdent à leur sujet.

Antérieurement à 1918, W.A. Tremayne, metteur en scène de la troupe Trinity, dirigea également les St. Lambert Players, les Weredale Players (de l'église St. Stephen), ainsi que les Emmanuel Players. Entre autres groupes ayant œuvré antérieurement à la Première Guerre mondiale, mentionnons la Church of Messiah et les Dickens Fellowship Players. Après la guerre, le YMHA (Young Men's Hebrew Association) au sein duquel Rupert Caplan joua un rôle de premier plan, prit de l'importance, de même que le groupe de B. K. Sandwell et les Studio Players. L'année suivante, soit en 1919, voyaient le jour les Court Players. Toute l'information qui précède peut être retrouvée dans *Cue*, le journal interne publié par le Montreal Repertory Theatre tout au long de l'existence de la troupe. De temps à autre, les éditeurs de *Cue* demandaient à d'anciens membres de la troupe de coucher sur le papier les souvenirs qu'ils gardaient de ce qu'avaient fait dans le passé d'autres troupes d'amateurs, de sorte que nous puissions être mis au fait, par exemple, des dix productions inscrites par les Trinity Players auprès du Festival National (Dominion Drama Festival) entre les années 1932 et 1942. Il y a de cela plusieurs années, alors que je présentais Munro Brown, le dernier éditeur de *Cue*, il m'avoua n'être au courant de l'existence d'aucune espèce d'archives où trouver des données sur quelque troupe de théâtre amateur de langue anglaise à Montréal durant la période antérieure à la Deuxième Guerre mondiale.

Sur les rayons de la M^cLennan Library de M^cGill sont entassées plusieurs publications dont la collection constitue un dossier d'archives de grande valeur. La publication américaine *Theatre Arts Monthly* comporte une longue rangée de volumes dans lesquels une certaine attention est occasionnellement apportée au théâtre canadien. Ainsi le numéro de mai 1939 présente un sympathique tour d'horizon des succès du MRT jusqu'à ce moment-là. Une autre publication, *The Canadian Forum*, témoigne d'un intérêt soutenu à l'égard du théâtre montréalais dans les années qui ont suivi la Première Guerre mondiale. Le critique Robert Ayre se disait fortement préoccupé par les problèmes auxquels était confronté le théâtre canadien, et dans nombre de numéros du *Forum*, il s'interrogeait sur la forme que pourrait emprunter un théâtre authentiquement canadien. En juin 1930, Ayre écrit ce qui suit: «Il y a une conclusion incontournable: il ne saurait y avoir au Canada un véritable théâtre national qui ne se sente des racines aussi bien en Pologne qu'en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Hollande, en Scandinavie, en Italie, en Irlande, en Écosse et en France. Un théâtre canadien ne saurait se résumer à une élégante construction ayant à Ottawa son point d'ancrage et où on jouerait du Shakespeare».

Enfin, on trouve à la M^cLennan Library une vaste collection d'exemplaires du magazine *Curtain Call*, dont les débuts remontent à 1929 au Hart House Theatre de Toronto, et qui devint ultérieurement mieux connu à titre d'organe officiel du Festival National. On y trouve une foule de renseignements sur les troupes et acteurs des années 1930, et bien sûr concernant le festival même. Sa publication s'est poursuivie jusqu'en 1941. Le matériel est rangé sur des étagères ordinaires, et aucune autorisation spéciale n'est requise pour y accéder.

Toujours à M^cGill, deux petites collections de pièces archivistiques peuvent être examinées au musée M^cCord de la rue Sherbrooke. Les fichiers d'archives Sally Starke et Rosanna Seaborn consistant l'une et l'autre en de petites collections de photos (sans référence pour la plupart), d'exemplaires de billets de théâtre, et d'un petit nombre de documents personnels et de documents de travail, de listes d'interprètes, de renseignements sur l'école de théâtre du MRT, de matériel promotionnel sur des représentations à venir et autre matériel divers. Y figure en bonne place le magazine *Cue* du MRT. L'une et l'autre des deux dames

dont le nom a été attribué aux archives avaient œuvré à la mise en scène auprès du MRT et d'autres troupes montréalaises. Rosanna Seaborn, qui participa également au lancement du Open Air Theatre sur le Mont-Royal dans les années qui suivirent la fin de la Deuxième Guerre mondiale, a retenu des documents relatifs à cette activité estivale.

La collection Sally Starke regroupe d'importants documents concernant l'histoire du Montreal Repertory Theatre. On y trouve un exemplaire de la charte originelle de la troupe, ainsi que nombre de documents ayant rapport aux crises auxquelles cette troupe a été confrontée. À la lecture du procès-verbal des réunions, on apprend que les efforts déployés pour redonner vie à la troupe après qu'elle eût perdu son toit pour une deuxième fois, se poursuivirent pendant plusieurs années après la cessation de ses activités. Des documents tirés du même fonds nous renseignent sur les programmes de l'école de théâtre, ainsi que sur les tentatives faites au cours des années 1950 pour que le MRT accède au statut de troupe professionnelle. On trouve dans l'un et l'autre de ces dossiers d'archives des exemplaires de *Cue* qui demeurent introuvables ailleurs. Incidemment, on trouve parmi ces pièces archivistiques d'autres documents ayant rapport à l'une ou l'autre des célèbres prestations de la Shakespeare Society au Moyses Hall dans les années qui suivirent la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

On trouve dans le no 12.2, 1986, du journal universitaire *Canadian Drama* un long texte extrêmement éclairant sur le théâtre montréalais des années 1930 et du début des années quarante, dans lequel l'éminent critique de théâtre Herbert Whittaker rend compte de l'éveil de son intérêt pour le théâtre à Montréal. Le lecteur partage avec lui ses souvenirs de jeunesse, son implication croissante dans le travail de conception et de mise en scène, et sa situation unique vis-à-vis du journal la *Gazette*, où en au moins une occasion, il fut amené à faire lui-même la critique d'une production dont il assumait, tout au moins en partie, la responsabilité dans les coulisses.

Le campus Loyola de l'Université Concordia abrite plusieurs boîtes de matériel du MRT constitué d'exemplaires du magazine *Cue* des années 1945 à 1961, bien qu'il s'agisse d'une série passablement incomplète. En certains cas,

la publication consiste tout au plus en un programme de représentation se résumant à une seule page portant la rubrique *Cue*, et sur laquelle est imprimé un court article portant sur des sujets sans rapport avec la représentation courante. Dans nombre de boîtes on trouve des coupures de divers journaux de Montréal rendant compte des diverses représentations. Une preuve d'identité appropriée permet d'accéder sans autre formalité à la bibliothèque du campus Loyola. Aucun préavis n'est requis, étant donné que le matériel est rangé sur des étagères accessibles au public.

Entre autre matériel supplémentaire disponible à M^cGill au Rare Books Department figurent un certain nombre de thèses traitant de questions théâtrales, soutenues à cette université. On y trouve un travail présenté en 1926: «Canadian Drama, Dramatists and Players»; en 1931: «The Influence of the University on the Development of Drama in the United States and Canada»; en 1936: «A History of Theatre in Montreal Prior to Confederation»; de Charles Rittenhouse du MRT, en 1938: «Educational Dramatics in England in the Sixteenth Century»; en 1972: «Participatory Theatre for Child Audiences in Canada»; de relativement fraîche date, Clifford Odets et le théâtre de groupe: «Plays in their Social Context»; et en 1982: «The Radio Dramatic Productions of Esse Ljungh».

Le dernier point sert à faire commodément le pont avec l'une des vastes collections montréalaises qu'abrite le Centre for Broadcasting Studies de l'Université Concordia. Dans le matériel de la collection se retrouvent les copies d'au delà de 3 000 audiogrammes originaux en anglais, dont un nombre infime ont été publiés. Ma mise en contact avec cet intimidant fonds de matériel s'est opérée par l'intermédiaire d'assistants qui œuvraient dans le cadre du projet, et qui étaient à la recherche de poètes. L'idée était de faire lire les textes par des poètes afin de voir si les ouvrages présentaient quelque intérêt ou possibilité d'utilisation nouvelle. À tout événement, le volet «poétique» de leur tâche consistait à lire chaque pièce, puis à rédiger une description extrêmement succincte de l'intrigue. De cette manière, les gestionnaires estimaient que quiconque examinerait le matériel ne se sentirait pas découragé devant l'énormité de la tâche à accomplir. Je n'ai pas repris contact récemment avec ceux qui étaient commis à cette tâche. Peut-être ont-ils quitté la ville; peut-être poursui-

vent-ils toujours leur lecture — et sont-ils en train de rédiger leurs hermétiques poèmes!

Un texte en particulier qui renferme une mine de renseignements sur Montréal est l'ouvrage publié en 1987 par David Rome pour un numéro spécial des *Canadian Jewish Archives* et intitulé «The Immigration Story III. The Yiddish Theatre». Ce dossier, dont la documentation est conservée aux archives du Congrès juif canadien à Montréal, porte sur l'influence du théâtre juif américain et son incidence sur la culture de l'Est du Canada, ainsi que sur l'évolution de la culture juive à Montréal, à laquelle a contribué de façon si importante la scène du Monument-National.

Un autre document montréalais est conservé aux Archives nationales du Canada. Il s'agit d'une bande magnétique de Charles Rittenhouse dans laquelle ce dernier accorde en 1966 une entrevue sur diverses questions concernant le théâtre à Montréal. Même les personnes non initiées au théâtre en anglais dans notre ville s'accordent à reconnaître que nos établissements d'enseignement secondaire sont généralement dotés d'excellents auditoriums bien pourvus en équipement d'arrière-scène. M. Rittenhouse, en sa qualité d'administrateur de longue date à la Commission scolaire protestante du grand Montréal, a l'incalculable mérite d'avoir assuré le financement de ces installations.

Le dossier d'archives sur le théâtre qui m'est le plus familier est celui que détient la troupe de théâtre amateur de Saint-Bruno-de-Montarville sur la rive sud — une compagnie portant le nom de Théâtre Saint-Bruno Players. La troupe a été fondée en 1975 par des anglophones de la région; la représentation inaugurale intitulée *The Mousetrap* avait longtemps tenu l'affiche sur les scènes londonniennes. Le garage de l'un servit à la construction des décors; le sous-sol d'un autre servit à la confection des costumes; les répétitions furent tenues dans une salle de classe fournie à titre gracieux, et les représentations furent offertes sur la seule et unique scène disponible en ville — une scène dénichée dans le gymnase d'une école élémentaire. Après plusieurs représentations plutôt bien accueillies de la pièce, la troupe fut confrontée au problème d'entreposer le matériel accumulé en cours de montage du spectacle. Nous avons accumulé entre

autres des listes d'auditions, des listes d'interprètes, des calendriers de répétitions, des comptes de dépenses, des états de profits et pertes, du matériel promotionnel, des dessins de costumes, des plans de décors, une maquette de plantation des décors, des seaux de peinture à moitié vides, des nécessaires à maquillage entamés, des feuilles de contre-plaqué inutilisées, des clous, du bois de charpente, des pinceaux reçus à titre gracieux, et une poignée de passionnés qui se rendaient compte qu'il était possible pour la «culture» de s'exprimer sur la rive sud, et de surcroît, de trouver un auditoire disposé à délier les cordons de sa bourse pour aller voir ce qui avait été réalisé. La compagnie tient toujours bon, et se décrit depuis quelques années comme «bilingue», au sens où les pièces sont montées en anglais et en français — à la différence près qu'une pièce en français tiendra généralement l'affiche trois soirs sur deux semaines, tandis qu'une pièce en anglais peut tout au plus prétendre faire à peu près salle comble deux soirs d'une unique semaine. Au cours d'une saison, quatre représentations sont ordinairement prévues à l'intention du public, alors qu'en été, sont prévus pour les adolescents et petits enfants des ateliers qui débouchent régulièrement sur une représentation offerte au public.

Au cours des vingt années d'existence des Players, il y a eu entreposage systématique des documents de travail et des costumes au domicile de l'un des membres de la troupe. On y retrouve des programmes ainsi que des photos se rapportant aux représentations, toute la paperasse afférente aux douzaines de représentations, mais hélas, très peu de coupures de presse. Il ne s'est pas trouvé un seul reporter montréalais pour venir reluquer de l'autre côté du fleuve ce qui se passe dans les rombines. Nous n'avons eu droit à des mentions dans les journaux qu'à l'époque où le Festival de théâtre du Québec était en plein essor il y a une décennie, et où les Players se produisaient régulièrement à Montréal pour montrer ce qu'ils avaient dans le ventre et y rafler les coupes d'argent et autres prix. La troupe a cependant eu la chance d'avoir un endroit où conserver ses archives, et de se voir offrir des installations d'entreposage et de construction dans un ancien central téléphonique qui est maintenant la propriété de la ville de Saint-Bruno.

Un remarquable exemple du sens de la continuité caractérisant l'histoire du théâtre anglophone à Montréal est celui de la Community Players Theatre Library. Les travaux de celle-ci nous reportent à l'automne de 1920 alors que les Players, faisant fond sur le travail antérieur de deux troupes au cours de l'après-guerre, montèrent une série de représentations étalées sur une période de quatre ans. La troupe avait pour philosophie de

faciliter la présentation de pièces traitant de la vie au Canada, ou écrites par des dramaturges canadiens. Il a pratiquement été impossible jusqu'à présent dans le Dominion de monter ce genre de pièces. (Whittaker, p. 285).

Martha Allan, Rupert Caplan et John Hoare œuvrèrent avec le groupe jusqu'à ce que celui-ci se voie contraint de fermer ses portes, faute de locaux convenables.

Les avoirs de la troupe des Community Players, lorsqu'elle ferma ses portes en 1924, s'élevaient à \$300 environ et furent confiés en fidéicommis à la Banque de Montréal. En 1939, le fonds fut confié par la banque au Montréal Repertory Theatre aux fins de mettre sur pied une bibliothèque de théâtre. L'administration relevait de Louis Mulligan et Rupert Caplan, avec Marie Stehle comme bibliothécaire. Le MRT avait déjà en mains une collection de photos, d'imprimés et d'affiches de théâtre (la Collection Walker) rassemblée par l'ancien directeur du Her Majesty's de Montréal. L'ajout de la bibliothèque et du musée de théâtre qui venait s'y greffer signifiaient que le MRT pouvait démarrer un service à l'intention des amateurs de théâtre à Montréal et même en région, tout en fournissant du matériel d'étude à ses propres artistes et décorateurs. La majeure partie des avoirs de la bibliothèque provenait de donations reçues une fois que la société montréalaise se fût rendu compte du fait que la ville disposait d'un lieu spécialisé d'entreposage pour le matériel de théâtre. À la mort de Martha Allan, l'entière collection de ses livres sur le théâtre, de même que nombre «d'irremplaçables» documents, costumes et biens de famille historiques de la maison de cette dernière devinrent propriété de la bibliothèque.

Deux cents ouvrages, note la bibliothécaire Marie Stehle en avril 1948, nous sont parvenus depuis le premier octobre dernier — des pièces inédites et d'anciennes pièces constituant des raretés, des volumes superbement illustrés sur les diverses disciplines théâtrales et de savants livres d'histoire.

La bibliothèque était consacrée aux arts dramatiques tant de langue française que de langue anglaise. Une exceptionnelle collection de Canadiana regroupait des centaines de pièces canadiennes des deux horizons culturels.

Un désastre vint frapper la troupe en 1952 lorsqu'un incendie rasa le théâtre et détruisit plus de 5 000 ouvrages. La perte ne tarda pas à être compensée par l'afflux immédiat de nouvelles donations. Il fut rapporté dans *Cue* que

au-delà d'un millier de livres, pièces en trois actes et en un seul acte, ouvrages de référence à consulter sur le théâtre, ouvrages sur le ballet, volumes de monologues, audiodramatiques et bribes d'informations curieuses vinrent s'entasser dans le minuscule espace que le MRT avait prévu d'aménager pour le petit bureau devant desservir la bibliothèque.

L'un des précieux bienfaiteurs en l'occurrence fut la maison d'édition de pièces de théâtre Samuel French, qui fit don de 700 volumes à la bibliothèque.

Cinq ans après le sinistre, le nombre de volumes avait grimpé à 4 000 environ. La bibliothèque avait reçu à titre de donation spéciale une collection de documents colligée depuis plus de trente-cinq ans par un chercheur entiché de Shakespeare et de son époque. Les jeux de pièces disponibles aux fins de prêt se chiffraient à cinquante titres environ, sans parler de la douzaine de pièces en un acte. On avait reçu d'aussi loin que Campbellton au Nouveau-Brunswick des demandes de copies multiples. Entre autres ressources à consulter figurait dans un fichier de coupures de presse un jeu de critiques des nouvelles pièces où le lecteur intéressé pouvait apprendre comment la critique new-yorkaise avait accueilli la toute dernière pièce d'Arthur Miller. Le coût du service était modeste pour l'usager, si l'on tient compte du caractère unique de celui-ci. Toute personne, membre ou non, était admise à consulter le matériel de la bibliothèque.

Les membres du Theatre Club pouvaient emprunter des ouvrages ou recevoir gratuitement de l'information. Les droits d'inscription à la bibliothèque étaient de \$2.00 par personne annuellement.

Les services offerts au public par la bibliothèque du Community Player Theatre survécurent au MRT lui-même. Après que le MRT eût été forcé en mars 1961 d'abandonner son deuxième théâtre de la rue Closse, la bibliothèque, qui à ce moment-là abritait près de 5 000 ouvrages en plus de magazines, brochures et programmes, avait par le biais d'un accord préalable fait l'objet d'un don à l'École nationale de théâtre. Le moment ne pouvait être plus propice pour cette dernière, qui avait ouvert ses portes aux étudiants à la date encore toute fraîche de novembre 1960.

Il est intéressant de noter la continuité dans la gestion de la bibliothèque depuis le moment de sa revivification en 1939. Marie Stehle était la responsable au tout début, et veilla à l'enrichissement de la collection jusqu'au désastreux incendie de 1952. Après cette perte, elle s'attela résolument à la reconstruction des installations. Béatrice Munro Brown, qui lui succéda, prit la relève un an plus tard et continua d'œuvrer bénévolement jusqu'à la fin de ses jours, travaillant éventuellement aux côtés de la bibliothécaire rémunérée de l'École nationale de théâtre, M^{me} De Vreeze, qui a été titulaire du poste jusqu'au début des années quatre-vingt-dix. La tradition de service à la communauté se poursuit encore aujourd'hui, avec des droits collectifs d'inscription, par exemple pour des groupes de théâtre communautaire, s'élevant à dix dollars annuellement. L'École nationale de théâtre loge maintenant dans des quartiers relativement spacieux, dans les édifices de l'école de la rue Saint-Denis. On sent vivre encore entre ces murs quelque chose de la troupe des Community Players fondée en 1920, et du Montreal Repertory Theatre fondé en 1929¹.

¹ N.D.L.R.: On trouvera, dans la «Chronique d'archives» de ce numéro, un inventaire des documents du Montreal Repertory Theatre conservés à la Metropolitan Toronto Public Reference Library.